

feste, dans la narration. Cela ne signifie pas que cette Histoire est totalement absente dans des œuvres qui n'en font pas la matière du récit. Il peut être intéressant, dans la recherche d'une sorte d'effet de loupe, de procéder à la mise en regard du roman de Pesnot et Alfonsi, et de *Mal Concilio* de Jean Claude Rogliano, paru chez Belfond en 1975. Le roman de Rogliano renvoyait à une Corse de la tradition, terre de légendes, de la magie, de la fusion incessante du réel et d'un imaginaire plus collectif qu'individuel. Il inspira au groupe *Canta u Populu corsu* une chanson devenue célèbre. Le lecteur corse y retrouvait des stéréotypes culturels qui lui étaient familiers et que véhiculait, plus dilués, le concept de *l'âme corse* - alors dans l'air du temps - concept par essence anhistorique, mais qui, dans cette *re-présentation* que permet la lecture, venait, dans un effet de contraste jamais absent, suggérer l'opposition d'un monde révolu, ou menacé, à un présent, celui du lecteur, celui de l'Histoire. Le roman de Rogliano parut à beaucoup s'inscrire dans le droit fil d'une tentative de retrouver une culture corse menacée. L'Histoire paraissait en somme absente du récit, mais ce récit la sollicitait.

Par delà la diversité des œuvres, se manifeste ainsi la permanence d'une référence à des données que nous appellerons, pour aller vite, culturelles, en donnant au terme son sens le plus large, celui que lui confère la sociologie et qui renvoie à une manière d'être, d'établir des rapports au monde et à autrui. On chante cette culture, on la vilipende, ou on la mentionne, dans un vague souci d'exotisme ; oppressante, opprimante, anachronique, ou célébrée, elle est présente. Culture d'une terre réelle, et dans un paradoxe jamais dépassé, culture d'une province romanesque, imaginaire, que chaque œuvre redessine, reconstitue. Nous avons retrouvé cette Corse, province romanesque, dans *Les femmes de San Stefano*, première œuvre de Marie Ferranti, parue à l'automne 1995, roman des passions et des désirs que l'écriture, dense, brève fait émerger à la surface du texte, venus d'un fond de silencieuse vio-



lence et de tempêtes obscures, comme dans ce passage où la maîtresse de maison se livre au vagabond qu'elle emploie depuis quelques jours :

«Marthe se tenait rencognée près de la cheminée. Elle dit à Francesco de s'asseoir. Elle se mit devant lui. Francesco avait le nez dans le tablier qui sentait les légumes et la fumée de l'âtre. Il leva la tête. Marthe s'approcha encore. Francesco avait le visage enfoui sous la robe. Marthe relâcha un peu son étreinte. Elle lui mit la main sur les yeux. Francesco sentait la fraîcheur des doigts et la dureté des paumes calleuses quand sa bouche touchait le ventre nu de Marthe. Elle lui appuyait sur la nuque tout en tenant ses jupes relevées. Il pouvait à peine respirer.»

Il n'y a pas de filiation en littérature. Pourtant, on pense bien sûr à Marie Susini. Cela tient à la Corse évoquée, à cette impression d'une musique déjà entendue. Et puis, San Stefano, m'a-t-on dit, est le

nom de la localité italienne où Marie Susini mourut. La littérature a ses hasards un peu nombreux.

Roman corse et romans sur la Corse

Pour tenter de distinguer les romans sur la Corse des romans corse de langue française que nous avons cherchés, nous nous fonderons sur l'impression à laquelle on pourrait reprocher sa trop grande subjectivité. Nous la proposons cependant : chez Rinaldi comme chez Marie Susini, chez Ottavi comme chez Pancrazi, proche ou lointaine, nette ou voilée, rageuse ou désespérée, s'entend une *voix* qui parle de notre île. Cette voix peut nous séduire ou nous repousser, mais tout au long de la lecture, elle ne se tait jamais. Est-ce celle du narrateur, ou de l'auteur ? Nous n'entrerons pas dans des débats compliqués qui peuvent être inutiles. Elle est la voix d'une œuvre. Elle a parfois le ton de la confiance ou de l'aveu, parfois celui de l'implication. On peut en cerner l'origine.

Le recours au «je» dans la narration, chez Rinaldi (toujours), chez Susini (ce qui peut être, tour à tour, celui de personnages différents), chez Pancrazi. Mais aussi, paradoxalement, surtout, cette *distanciation* dans la représentation de l'île, que nous avons évoquée, comme si la distinction du réel ne pouvait résulter que d'une longue familiarité avec ce que l'on a cherché, si pour fondement de son œuvre, et dans chaque récit, indéfiniment, transformé, recomposé, recréé. A louvoyer trop près du réel, ou ce qui est donné comme tel, à vouloir sans cesse juguler dans la lecture le part de l'imaginaire, et dans l'esprit du lecteur celle de l'incertitude, on aboutit, mieux, à une enquête (dont la lecture peut intéresser), au pire, à la lourde reproduction de poncifs. Le survol de quelques œuvres - citées en fin d'article - nous laisse penser qu'il en est de solidement installés sur les rivages de la Corse romanesque. Voilà notre parcours presque achevé. Il nous reste à présenter deux ouvrages qui posent, d'une autre manière, la question qui gouverne notre analyse : peut-on parler de roman corse quand l'œuvre est écrite en français ? Nous reformulerons notre ques-